

*J'entends ta voix*

*Ouvrage publié sous la direction de*

LIM YEONG-HEE

DU MÊME AUTEUR

*La mort à demi-mots*

*Fleur noire*

*L'Empire des lumières*

*Qu'est devenu l'homme coincé dans l'ascenseur ?*

*Quiz Show*

*Ma mémoire assassine*

Titre original : *Noeui moksorika deulyeo*

© 2012, Kim Young-ha

Publié pour la première fois en Corée

par Munhakdongne Publishing Co.

Edition française publiée par l'intermédiaire

de Lippincott Massie McQuilkin.

© 2015, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-1109-7

KIM Young-ha

*J'entends ta voix*

Roman traduit du coréen  
par Kim Young-sook et Arnauld Le Brusq

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE SOUTIEN DE L'INSTITUT CORÉEN  
DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE (KLTI), SÉOUL



---

*Éditions  
Philippe Picquier*



*Rien ne meurt jamais que ce qui naît.  
La naissance et la mort sont liées par un  
tribut mutuel.*

TERTULLIEN



La corde descend toute seule du ciel. Cela n'a déjà rien de banal. Le spectacle vient tout juste de commencer et tous se taisent. Sévère, le magicien ordonne à son tout jeune compagnon d'y grimper. Terrorisé, l'enfant marque une hésitation puis obéit. Il monte, monte et monte encore. De plus en plus minuscule, il finit par disparaître de la vue. Le magicien crie alors en direction des hauteurs : « Maintenant descends ! » Pas de réponse. Il crie de plus en plus fort : « Descends donc ! Tu ne m'entends pas ? » Toujours rien. La curiosité des spectateurs grandit. Jusqu'où grimpe cette corde ? Où est passé le petit garçon ? Aurait-il accédé à un autre monde, merveilleux, le royaume des cieux ?

L'air furieux, le magicien agrippe la corde et grimpe à son tour à la recherche de son assistant évaporé. Mais voici que lui aussi disparaît. Soudain, le ciel pèse sur le public. Alors que les

gens commencent à avoir mal à la nuque à force de contempler ce vide, tout à coup tombent à terre les uns après les autres, dans un bruit mat et des giclées de sang, les bras, les jambes, la tête et le torse de l'enfant. Le sol de marbre blanc semble une nappe immaculée sur laquelle s'est renversé du vin. C'est rouge, violent et chaotique. Surpris, les spectateurs ont un sursaut de recul. Un instant plus tard, les mains couvertes de sang, le magicien redescend le long de la corde. Toujours renfrogné, il ramasse les membres éparpillés dans un seau qu'il lance brusquement en arrière. Après quoi il promène sur la foule effrayée un regard réprobateur qui semble dire : Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

Un bruissement se fait alors entendre derrière lui. Soulevant la natte de paille qui couvre le seau, comme s'il s'éveillait d'une longue sieste, l'enfant en sort tout en se frottant les yeux. Le magicien ne laisse percevoir aucun étonnement et demeure parfaitement calme, comme si la frontière entre la vie et la mort n'existait pas pour lui. L'enfant a disparu, l'enfant est mort, l'enfant est ressuscité. Pour convaincre les incrédules, celui-ci exécute une roue tout en souplesse. Les voilà soulagés. Il est bel et bien vivant. Le sang circule dans ses membres. Ses muscles ainsi que ses articulations fonctionnent à merveille. C'est seulement alors que les applaudissements retentissent, très fort.



Le premier à avoir rapporté ce prodige est Ibn Battûta, le Marco Polo du monde islamique. Il a assisté à cet étonnant spectacle à Hang Zhou vers la fin de la dynastie Yuan et l'a consigné dans ses volumineux récits de voyages. Si le secret de nombreux tours de magie a désormais été percé, celui avec la corde demeure toujours un mystère.

La Chine en présente une variante. Assistant à ce tour, un jeune empereur, entièrement dupe, en raffola. Mais, totalement subjugué, il ne s'en tint pas là. Du regard, il pointa l'eunuque qui l'éventait, lequel se trouva immédiatement traîné à ses pieds, tout tremblant. « N'aie crainte, dit-il, ce magicien va te ressusciter aussitôt. »

Afin de dissuader l'empereur, un vieux ministre osa s'avancer en faisant valoir qu'il s'agissait d'un vulgaire truquage. Mais le souverain ne voulut rien entendre. « Truquage ou pas, ajouta-t-il, on va justement le savoir. » Avec une expression d'extrême curiosité, il observa le colossal soldat brandir son sabre au-dessus de l'eunuque. Le sang gicla, s'irisant comme un arc-en-ciel. Le magicien, qui avait détourné la tête de cette scène insoutenable, grimpa en hâte le long de la corde vers les hauteurs. Lorsqu'il eut disparu dans les nuages, la corde retomba à terre en se tortillant, à la manière d'un immense serpent qui aurait échoué à atteindre le ciel.

La première fois que j'ai entendu cette histoire, je me suis demandé où était passé le

magicien au-delà des nuages. Mais aujourd'hui c'est à son assistant que je pense. Le magicien disparu, qu'est devenu le petit garçon resté seul sur la place souillée par le sang de l'eunuque ?

## PREMIÈRE PARTIE

### 1

Ecouteurs aux oreilles, une toute jeune fille poussait avec peine un caddie devant elle. On aurait d'ailleurs plutôt dit que c'était le chariot qui la tirait. Dedans, son sac à dos était hermétiquement fermé. Hormis son visage de gamine, elle aurait pu passer pour l'un de ces sans-abri qui survivent dans la gare routière. Mais ni ses yeux ni sa bouche ne reflétaient encore l'amertume de ceux qui vivent depuis longtemps à la dure. Les bras qui poussaient le chariot étaient menus, le corps plutôt rond, et les pieds fourrés à la diable dans une paire de baskets avançaient en traînant.

La gare routière est le cauchemar de cette mégalopole qu'est Séoul. Chrétiens prosélytes à la voix cassée, garçons qui se vendent pour trois wons, mendiants culs-de-jatte chanteurs de cantiques, escrocs à la recherche de provinciaux crédules, prostituées sans trottoir, adolescents fugueurs, chef d'une nouvelle secte en attente des

extraterrestres, racoleurs et pickpockets y cohabitent dans une détestation mutuelle. Cachés par un faux moine qui mendiait en tapant sur sa cloche de bois, des trafiquants de reins s'étaient donné rendez-vous. Un soi-disant médecin traditionnel était en train de fourguer une quelconque poudre blanche à un éjaculateur précoce, désespéré de ne pouvoir répondre aux exigences de sa chaude femme. Postés partout, des fervents des derniers jours promettaient le salut par la montée au ciel, mais bien sûr seulement pour les croyants. Suivant la révélation reçue par leur prophète, cette ascension était prévue pour le 28 octobre 1992. A l'époque, ce genre de promesses pleines de danger exhalait des effluves de fruits pourris. Dans le hall d'attente, la télévision géante annonçait la fin des longues années d'hostilité entre la République populaire de Chine et la République de Corée, ainsi que le rétablissement de leurs relations diplomatiques. Pendant ce temps, des milliers de cars arrivaient et partaient, des centaines de milliers de gens se croisaient.

Elle, personne ne la remarquait, ou presque. Certes, il y avait bien un vieil ivrogne qui la reluquait, mais son intérêt s'évanouit dès qu'il la vit entrer dans les toilettes, son caddie devant elle.

Elle ouvrit la cabine réservée aux handicapés et poussa le chariot à la place prévue pour le fauteuil roulant. Après avoir verrouillé la porte, elle saisit le sac à dos, s'assit au bord de la cuvette

et sortit du sac posé sur ses genoux des couches pour adultes. Elle eut du mal à ôter son jogging qu'elle déposa dans le chariot, puis elle défit sa ceinture de grossesse trop serrée, libérant son énorme ventre. De son slip, elle extirpa la couche mouillée qu'elle jeta dans la poubelle. Une violente odeur de poisson emplit l'espace. Tout en essuyant la sueur qui gouttait de son front, elle consultait sa montre. Elle haletait puis tentait de contrôler son souffle par de profondes inspirations, mais les saccades de sa respiration désordonnée reprenaient aussitôt le dessus. Tel un tortionnaire qui sait y faire, les douleurs lui laissaient un léger répit avant de reprendre sans prévenir.

Les couches s'entassaient dans la poubelle. Un liquide chaud coulait d'elle sans arrêt. Ce que la ouate ne parvenait pas à absorber inondait le sol. Maintenant complètement affaiblie, elle regardait le liquide amniotique ruisseler sur ses genoux et ses chevilles avant de s'évacuer par la bonde. La douleur l'assaillit de nouveau. Elle poussa un cri aigu.

Il résonnait encore lorsque quelqu'un entra dans les toilettes. Elle retint son souffle et se fourra le poing dans la bouche. La personne pénétra dans une cabine ouverte et actionna immédiatement la chasse d'eau. Elle entendit le frottement du briquet et l'odeur de la cigarette lui parvint. Après avoir tiré une seconde fois la

chasse, la personne sortit précipitamment en claquant la porte.

Les douleurs revenaient de plus en plus vite. A l'instant où, saisie d'effroi, elle s'imagina que sa souffrance ne cesserait plus, sur le point de défaillir, son bas-ventre déchiré par les mille et une griffes d'un monstre féroce, une onde brûlante la parcourut de la tête aux pieds. Alors la douleur disparut d'un coup, comme évacuée en tourbillon par un trou soudain débouché. Épuisée, elle tenait à peine contre la cuvette. Prise de vertiges, en baissant la tête elle vit le corps étranger suspendu sous elle. Couvert de sang et de liquide amniotique, le paquet de chair remua les lèvres mais sans encore se mettre à pleurer. Il plissa les paupières. Vite en finir avant que ça fasse du bruit. Elle se pencha avec peine et, soulevant la chair mouillée du sol des toilettes, elle fut prise d'une hésitation. Mais très vite elle sortit les ciseaux du sac à dos, les saisit de la main gauche, les désinfecta à la flamme d'un briquet jetable et sectionna le cordon ombilical. Puis elle voulut jeter le briquet taché de sang dans la poubelle, mais il tomba par terre. Elle souleva le bébé et c'est juste à ce moment-là qu'il se mit à hurler. Comme les eaux usées qui remontent à la mousson en soulevant le couvercle des égouts, le vortex de ses pleurs envahit la cabine, se répandit dans les toilettes tout entières, déborda dans la gare pourtant bruyante et inonda tous ceux qui

s'y trouvaient. Elle tenta de lui fermer la bouche, en vain. Atteints par ces cris à nuls autres pareils, tous furent pris d'un même frisson. Au cœur de ce non-lieu où l'indifférence constitue la seule règle, tous sentirent une honte inconnue s'abattre sur eux. Dotés d'un pouvoir magique, les hurlements du nouveau-né les rappelèrent à leur devoir primaire. Un appel impératif à le sauver de l'irré-médiable événement sur le point de se produire. Tel un troupeau de bovins surpris, les gens se précipitèrent en masse dans la direction des cris.

Ils firent irruption juste à l'instant où, de ses douces mains tachées de sang, elle allait mettre fin à l'existence du bébé, elle allait éteindre cette farouche volonté de vivre. D'un coup de pied, un homme enfonça la porte en faisant éclater les faibles gonds. Sans ce bébé hurlant à crever les tympans, ils auraient cru au viol d'une jeune fille abandonnée là par un assassin sans pitié. Le sol était trempé de flaques rougeâtres et de liquide amniotique. Excités par l'odeur du sang, ils se mirent à crier comme des singes. Le surgissement de tous ces bras et toutes ces jambes évoquait quelque divinité hindoue descendue sur Terre.

Peu après arrivèrent la police et une ambulance. Dès qu'elle fut allongée sur la civière, un urgentiste lui fit une piqûre de calmant et elle s'endormit. Elle se trouvait dans la maison de son enfance. Elle dormait dans son petit lit. Des nuages d'un gris de plomb s'étendaient au-dessus

d'elle. Va-t-il pleuvoir ? se demandait-elle. Aux urgences, les infirmières la soulevèrent d'un bloc pour la déposer sur un lit. Tout d'un coup, elle reprit conscience. Où est passé le petit être couvert de sang que je tenais tout à l'heure dans mes mains ? Elle ne se souvenait pas de l'avoir vu dans l'ambulance. Comment ça s'appelle, ce petit corps mou et gluant et qui crie ? Les mots se bousculèrent en désordre dans sa tête vacillante avant que l'un d'entre eux n'émerge.

« Bébé ! Où est le bébé ? » cria-t-elle en se redressant. Mais, d'une poussée, un jeune interne la ramena en position couchée.

## 2

A côté de la gare routière se trouve un immense centre commercial floral qui couvre les besoins de la ville entière. Les fleurs coupées y vont et viennent sans arrêt. Arrivant ici des serres de tout le pays, elles se dispersent ensuite chez les détaillants, dans les salles de mariage, aux cérémonies de remise de diplômes et dans les centres funéraires, pour accompagner tous les événements importants de la vie, naissances, études, mariages, maladies et décès. Et comme personne



n'aime les fleurs fanées, qu'elles ne sont bienvenues ni auprès des défunts, ni auprès des nouveaux mariés, ni auprès des diplômés, il faut les acheminer sans perdre de temps.

Jeï fut élevé par Maman-cochon. On l'appelait comme ça depuis on ne savait quand. Elle n'avait pourtant jamais été mariée ni mère. Rien en elle n'évoquait non plus le cochon. Plutôt svelte pour son âge, elle ne se caractérisait nullement par la goinfrerie. Dans un coin de ce centre commercial, elle tenait une minuscule boutique où elle vendait du café et des boissons, des toasts, des œufs durs, des biscuits et des nouilles instantanées. Les marchands de fleurs et les livreurs constituaient le gros de sa clientèle. Après avoir avalé en vitesse leur œuf au plat sur un toast, ces derniers chargeaient les couronnes de fleurs sur leurs motos et filaient. Vues de l'arrière, on aurait dit que ces couronnes avançaient toutes seules, mues par leur propre système de roues.

Au moment où Jeï était arrivé au monde dans les toilettes de la gare routière, Maman-cochon rentrait de la banque. Quand, appelés par les pleurs du bébé, les gens se mirent à courir tel un troupeau de gnous dans la plaine de Serengeti, elle fut emportée par le courant et se retrouva dans la cohue des toilettes. Quelqu'un lui passa le nouveau-né encore visqueux et tout juste détaché de sa mère. A peine sauvé de l'infanticide, dès qu'il fut entre les mains de Maman-cochon,

l'enfant cessa de pleurer et ouvrit les yeux sur elle. Plus tard, elle se souviendrait que ce regard était exactement celui qu'on lève sur le coiffeur quand il a son rasoir en main. Elle regagna sa boutique et lava le bébé à l'eau chaude avant de l'envelopper d'une serviette propre. Puis elle le prit dans ses bras. Au loin, du côté des toilettes, la turbulence continuait mais personne ne s'inquiétait de savoir où était passé l'enfant. Ce jour-là, elle ferma de bonne heure.

Quand elle rentra chez elle, son caniche (vieux de trois ans) renifla l'odeur inhabituelle et, en sautillant, aboya en direction du bébé. Enlevant son chemisier taché d'humidité, elle se tâta les seins.

Qu'est-ce que j'ai, moi ? Du lait ? Alors que je n'ai pas d'enfant ?

Puis, en le baignant, elle découvrit une anomalie à l'endroit de son dos. Elle toucha les os qui saillaient, comme enflés, près des épaules. Mais il ne paraissait pas en souffrir et continuait de sourire.

### 3

Trois ans après l'adoption de Jeï, Maman-cochon avait fermé définitivement son commerce.

Elle avait trouvé un emploi de cuisinière dans un bar à salons privés du quartier de Gangnam. C'est à ce moment-là qu'elle avait emménagé dans la vieille maison que nous partagions avec plusieurs familles. A l'époque, nous venions de la faire surélever d'un troisième niveau, de sorte qu'elle puisse en accueillir six. Chacun des premier et deuxième étages était loué à deux ménages, le demi-sous-sol à un seul. Le rez-de-chaussée nous était réservé, à nous les propriétaires. Ma mère se plaignait des dettes accrues à cause de ces travaux. Au demi-sous-sol habitaient des ouvriers pakistanais. Au deuxième étage, un jeune célibataire et un vieil asthmatique. Au premier, Jeï et Maman-cochon, ainsi qu'un livreur de restaurants chinois.

Mon premier souvenir de Jeï est celui où, debout en équilibre instable sur une chaise de la salle à manger, il lève les bras au ciel, perd soudain son aplomb et s'écroule sur moi avec fracas. Je ne me rappelle pas qu'un adulte soit accouru ou bien qu'on l'ait emmené à l'hôpital. Seulement sa chute et le poids douloureux qui m'avait cloué au parquet. J'étais certain que Jeï en avait gardé la mémoire mais chaque fois que je l'interrogeais à ce sujet, il répondait toujours par la négative en secouant la tête. Je trouvais injuste d'en avoir conservé la trace, moi, et non le fauteur de l'accident. Peut-être avait-il perdu connaissance ou bien était-il trop jeune pour s'en souvenir.

Néanmoins, comme une bande-annonce, chaque fois que je repense à lui, cette scène me revient immanquablement. En plus, bien qu'elle ne soit peut-être qu'un faux souvenir fabriqué plus tard, elle s'accompagne de sensations variées. Quand il commence à vaciller au-dessus de moi, mon cœur se met à battre violemment et je me sens tout étourdi. J'entends le cliquètement d'un ventilateur auquel manque une pale, mes mains se couvrent de sueur. Je suffoque et crois percevoir une odeur d'essence. Difficile en ce qui me concerne de nier un souvenir aussi puissamment lié à des impressions diverses. Bref, je ne crois pas que ce soit une image que j'aurais captée dans un film et intercalée par erreur.

La cicatrice en forme de croissant imprimée sur le front de Jeï doit dater de cet événement. Quand il réfléchissait, il la frottait de son index, comme s'il enlevait des rognures de gomme. Sans arrêt il tombe sur moi, encore et encore. Je le vois en contre-jour, bras écartés, juste avant qu'il ne me cloue dans la frayeur et la douleur.

Un jour, mon oncle nous avait emmenés, Jeï et moi, jouer au bord du fleuve avec un hélicoptère télécommandé. Au début, cela nous amusa de le regarder voler en bourdonnant comme une abeille. Nous devions rire en applaudissant et même faire mine de l'attraper. Alors, l'oncle le dirigea brusquement sur moi. Ce fut la première peur panique de ma vie, ou plutôt la première dont je me souviens. Je crus bien que cet objet bruyant et qui me semblait alors énorme m'attaquait. Aujourd'hui encore je le revois qui me poursuit en tournoyant avec ses méchants yeux à facettes de libellule. Comme je me repliais sur moi-même, terrifié et tremblant, mon oncle le fit immédiatement changer de direction. Et tandis que des chiens gambadaient en aboyant après lui et que leurs propriétaires, la laisse à la main, s'amusaient de la scène, moi je continuai à frissonner de frayeur.

Jeï réagit complètement différemment. Il le fixait comme s'il voulait le piloter par télépathie. Il ne clignait même pas des yeux. Les membres parfaitement raides, comme ces malades psychiatriques qui restent debout en catatonie toute la journée, il le suivait du regard. C'est cette immobilité étrange qui me calma. Je me demandai s'il communiquait pour de bon avec cet hélicoptère.

Est-ce avant ou après que mon mutisme s'est déclenché ? Ce qui est sûr, c'est qu'à partir de là, durant un bon bout de temps, je ne me suis plus exprimé verbalement. Me revient seulement un goût de peur implacable (oui, celui d'un morceau de fer rouillé sur ma langue), comme si une pince géante m'avait tenaillé le cerveau. Pourquoi ce souvenir se rappelle-t-il à moi par le goût ? En tout cas, impossible de parler ensuite. Je comprenais cependant ce que les autres disaient et je pouvais lire et écrire. Seulement, aucun mot ne sortait de ma bouche. Rien qu'à la pensée de l'ouvrir, ma langue devenait dure et le vide envahissait ma tête. Les mots glissaient. Je sentais qu'avec un peu d'effort j'allais y arriver, qu'ils étaient là, tout près, mais mon cœur se mettait tout à coup à s'affoler, mes mains devenaient moites et finalement c'était trop dur pour moi, je restais muet. C'était comme une paralysie dans un cauchemar. D'après ma mère, j'ai parlé assez bien jusqu'à l'âge de trois ans, puis de moins en moins, jusqu'à me taire complètement, même avec elle. En tout cas, c'est ce qu'elle prétend. Pour moi, j'ai été un enfant qui n'a jamais parlé.

L'histoire de l'hélicoptère me rappelle d'autres anecdotes au sujet de mon oncle. A l'époque, il était monté à Séoul pour préparer le concours d'entrée dans la police. Il venait de terminer son service militaire et devait donc avoir à peine vingt-deux ans. Taciturne, il donnait une impression de

vulgarité. Je ne l'ai jamais beaucoup aimé et lui non plus ne me montrait pas grande affection. Dans la journée, il allait suivre ses cours et le soir il ressortait étudier en salle de lecture. Mais il prenait le petit-déjeuner et le dîner chez nous. Mon père était alors lui-même inspecteur de police. Il lui arrivait souvent de s'absenter plusieurs jours de suite. Parfois il rentrait enveloppé d'une puanteur insupportable. Sans doute ses vêtements étaient-ils imprégnés de la poudre des grenades lacrymogènes lancées lors des manifestations. Le souvenir de mon père reste lié à ces sensations olfactives particulières. Quand il débarquait à la maison au milieu de la nuit, en trébuchant sur le seuil, affluaient en même temps cette odeur piquante et cette ambiance de violence dont l'évocation me hérissé encore les nerfs.

Quand mon père n'était pas là, mon oncle jouait parfois avec moi mais cela n'avait rien d'amusant. Il logeait dans une pièce qu'on appelait la chambre de bonne et qui donnait sur la cuisine. Il détestait me voir entrer sans frapper, ça le mettait hors de lui. Vu la petite taille de la porte, quand elle était fermée, on aurait pris cette annexe pour un cagibi. C'est pourquoi j'étais chaque fois surpris de voir l'oncle en sortir. Enfant, cette porte me semblait aussi l'entrée secrète d'un autre monde. Quand il était à ses cours, j'y pénétrais en cachette. Ses murs dégageaient une odeur qui

rappelait le linge mal séché et l'acidité de fruits en train de pourrir. Curieusement, il avait collé des étoiles fluorescentes au plafond. Quand on éteignait la lumière, la Grande Ourse brillait. Je trouvais ça merveilleux et je jouais sans arrêt avec l'interrupteur.

Finalement, mon oncle réussit son entrée dans la police. Avant même la publication des résultats, mon père, déjà au courant, appela à la maison. Il était heureux de voir son jeune frère le rejoindre. Le grésillement et l'odeur de graisse grillée des tranches de porc, leur texture molle, difficile à mâcher, me restent encore en mémoire. Ce soir-là, Jeï descendit dîner chez nous. Maman n'arrêtait pas d'aller et venir entre la table et la cuisine, tandis que mon père bavardait joyeusement. Caché par le dossier du canapé, j'épiais mon oncle. La gaîté inhabituelle qu'il manifestait devant mon père, lui si froid et cynique d'ordinaire, me troublait. Sans doute pour la première fois je scrutais un homme qui dissimulait un secret.

Mon père, qui supportait mal l'alcool pour quelqu'un de son métier, s'effondra vite dans le sommeil. Recroquevillés devant la télé, Jeï et moi étions en train de regarder un dessin animé. Courbé au-dessus du réchaud, l'oncle mangea encore quelques morceaux de porc, désormais froids, puis il se leva soudain :

« Bon, j'y vais. »



Ma mère l'accompagna à la porte. Le sac de marin dans lequel il avait fourré toutes ses affaires gisait à ses pieds avec un petit air penché, comme renfrogné, en colère même. L'entendant partir, je me retournai vers l'entrée en me redressant du canapé. A ce moment-là, contre toute attente, il gifla ma mère. J'eus l'impression qu'un long bras télescopique avait jailli brusquement de son corps avant de décrire au ralenti un demi-cercle pour atteindre pile la joue de Maman. Le son, étrangement aigu et désagréable, résonne encore en moi. Ah, voilà l'inspecteur Gadget ! Telle fut ma première pensée, en référence au personnage de dessin animé que j'aimais bien à l'époque. Je crus d'abord que les deux adultes se livraient à un jeu à eux. Mais l'oncle n'en resta pas là, il gifla Maman une seconde fois. J'étais trop jeune pour imaginer les raisons qui pouvaient conduire à se laisser frapper à deux reprises sans réagir, mais d'instinct j'en ressentis le sens néfaste. Rien ne bougeait du côté de mon père, parti se coucher. Spontanément, j'allais me lever quand Jeï me retint fermement par le bras. L'index devant la bouche, il me fit signe de me taire. Son comportement, excessivement réfléchi pour un enfant, me causa longtemps une sorte de malaise.

Nous braquâmes alors notre regard vers la télé. Mais je demeurais tendu de tous mes sens vers l'entrée, là où s'était produit l'incident. Peu

après, j'entendis l'oncle partir en claquant bruyamment la porte. Maman débarrassa la table et commença à faire la vaisselle. De temps en temps, les bruits d'entrechoquement qui venaient de la cuisine cessaient, laissant place à un angoissant silence. Je n'osais jeter un coup d'œil dans sa direction et, comme Jeï, continuais à fixer l'écran sans voir les images qui défilaient.

Après cet épisode, l'oncle continua de passer fréquemment à la maison et il resta en bons termes avec Maman, comme si rien ne s'était produit. Les voyant ainsi, j'en vins à douter de la réalité de l'incident. Cela ne devait pas être l'unique raison mais je n'arrivais toujours pas à parler. Cependant, personne n'y attachait vraiment d'importance et on me considérait simplement comme un enfant très tranquille. Il en alla ainsi jusqu'à ce que la maîtresse de l'école maternelle convoque Maman pour lui parler de mon problème. Il est vraisemblable que cette dernière le présentait sans vouloir le regarder en face. Peut-être se mentait-elle. Ce n'est rien, demain ça lui passera.

Quelque temps plus tard, mes parents commencèrent à se disputer sérieusement. Leurs engueulades étaient violentes. Quand ils échangeaient des insultes et que la vaisselle allait se fracasser contre les murs, j'avais peur qu'ils ne m'oublient complètement. Une angoisse similaire m'avait saisi le jour où j'avais visionné la vidéo de

leur mariage. Là, un jeune homme et une jeune femme, tout excités par leur avenir, saluaient leurs invités en souriant gaiement. Dans un monde où je n'avais encore aucune existence, ils étaient heureux. Pour qu'ils puissent retrouver le bonheur, ne devais-je donc pas disparaître ? Etaient-ils heureux « malgré » mon absence ou bien justement « à cause de » mon absence ? Accablé par cette interrogation, j'avais arrêté précipitamment la cassette.

Puisque je ne parlais pas, je n'allais plus à la maternelle et passais mes journées cantonné à la maison, relisant les mêmes contes et m'inventant des histoires, seul avec mes jouets. Maman maintenait la distance avec moi, comme un boxeur le fait de son adversaire au bout de son direct. Je n'ai aucun souvenir d'avoir été tendrement enlacé ou bien affectueusement caressé. Elle me traitait exactement comme un chien confié pour un temps par un voisin. J'étais l'invité indésirable qui tombe au mauvais endroit au mauvais moment. Il devenait chaque jour plus évident que personne ne voulait de moi. Pourtant, au fond, je sentais les mots enfler toujours davantage. Mais ma bouche restait close. Non, c'était au-dessus de mes forces. Jeï était mon seul soutien.

Personne ne réalisait alors que je souffrais d'un trouble appelé mutisme sélectif. Plus tard, quand je l'ai appris, je me suis senti sauvé du seul fait de pouvoir mettre un nom sur ma souffrance.

Cela signifiait que je partageais ce mal avec d'autres.

Jeï ne faisait aucune différence avec moi, même si je n'arrivais pas à sortir un mot. C'était comme s'il me disait : Si t'as pas envie, t'es pas obligé. Nous pouvions passer sans rien dire la moitié de la journée sur le jungle gym, nous traînions dans le quartier et rentrions à la maison regarder la télé.

Maman-cochon partait travailler en fin d'après-midi et rentrait vers minuit. Pour passer le temps, Jeï et moi l'accompagnions parfois à son bar. C'était avant la crise économique et ça marchait bien. Elle travaillait souvent sans jour de repos. Si des clients commandaient un accompagnement qui ne figurait pas sur la carte, c'était à elle de le préparer. Certains voulaient des coques de Beolgyo, d'autres des grillades de merlan séché bien assaisonné. C'est elle aussi qui s'occupait de la soupe qu'on servait dans les salons aux clients ivres.

« Les riches veulent toujours mieux que les autres. Ils sont exigeants et impatientes. C'est comme ça, les riches », disait-elle souvent.

Originnaire de la côte, elle savait bien cuisiner ce type de plats, et les clients l'appréciaient. Un habitué, propriétaire de plusieurs buildings bien situés dans Gangnam, avait même déclaré qu'il venait non pour boire mais pour manger.

Quand on lui avait rapporté ces propos, elle avait fait mine de ne pas le croire mais au fond elle en était flattée :

« Pas possible. S'asseoir ici, ça coûte déjà le prix d'une voiture et lui dit qu'il vient pour manger ! »

Depuis, elle le répétait elle-même volontiers.

Rien qu'en respirant, je serais encore capable de reconnaître les odeurs que dégageait ce bar. Dès les marches qui y menaient en sous-sol, elles se distinguaient déjà absolument de celles du dehors. Sur l'épaisse couche d'eau de Javel qui recouvrait les murs s'épalaient les arômes de freesia, de jasmin et de lavande par-dessus lesquels planait une senteur animale, lourde comme une goutte de crème sur le café noir. Ce monde étrange de parfums artificiels me donnait l'impression d'une entrée de temple secrète. Des lampes halogènes éclairaient faiblement l'intérieur au décor minimal, noir et brun. Enchanté, je regardais ces lumières ténues tomber mollement sur les tapis comme la première neige. Depuis l'étroit couloir qui liait la cuisine à la réserve, une fente permettait d'épier l'entrée. A l'heure de l'ouverture, le personnel masculin en nœud papillon se tenait aligné, yeux baissés. Les filles ne se montraient pas encore. Tapies dans l'ombre, imbuës de leur beauté, elles finissaient par sortir en trotinant, affichant un sourire radieux, comme si elles accueillaien't des hôtes de marque arrivés à l'improviste. Dès qu'elles avaient conduit des clients dans l'un des salons, la patronne envoyait les garçons servir les alcools. Toute la

nuit elle faisait passer les filles d'un groupe à l'autre. Quand je repense à cet univers, me vient toujours l'image d'un couvent médiéval que j'avais vu dans un film. Des filles vêtues de noir allant et venant discrètement d'une pièce bien close à l'autre, des hommes riches et puissants en visite. Seules les voix fortes et les chansons qui résonnaient de temps en temps montraient que ce bar n'avait rien d'un couvent. Pourtant il régnait, là aussi, une abstinence complète. En compagnie de si belles filles, les clients devaient se contenter de boire. D'ailleurs, le décor minimal et le sol de marbre évoquaient davantage les bureaux de direction d'une grande entreprise qu'un bordel bas de gamme. Les femmes habillées comme des secrétaires de luxe y servaient ces hommes à la maîtrise parfaite.

Un jour que la patronne nous avait surpris en train de courir dans les couloirs, elle nous avait attrapés par les oreilles en nous avertissant :

« Si jamais les clients vous voient, je vous mets dehors. »

L'ayant appris, Maman-cochon nous avait mis en garde :

« Ecoutez bien la patronne. Si les clients viennent ici et payent si cher, ce n'est pas pour voir des gosses comme vous. S'ils avaient envie de voir des enfants, ils rentreraient plutôt chez eux, non ? »

Ainsi, Jeï et moi nous étions admis partout sauf dans le hall d'entrée et les salons. La nuit,

nous étions nourris à la cuisine, jouions à cache-cache dans la réserve des alcools et dormions dans le dortoir des serveurs. Leurs lits défaits et fétides nous avaient révélé la réalité de la pauvreté. Les aisselles de ces jeunes hommes voués au temple de la beauté exhalaient une misérable puanteur. L'un d'entre eux était surnommé Popeye. Comme nous ne fréquentions que la cuisine et la réserve, il nous appelait les « souris ». Il avait le bras droit entièrement couvert d'un tatouage bleu. Parfois il retroussait sa manche de chemise et l'exhibait fièrement devant nous. Quand il contractait ses muscles, les lettres se tortillaient comme des vers.

Parfois les filles nous embrassaient avec un débordement de bonne humeur. Quand elles effleuraient ma nuque de leur souffle chaud, je sentais mon petit oiseau se durcir. Habituees aux hommes, leurs mains possédaient un fluide particulier. Aujourd'hui encore, j'aime qu'on me serre dans les bras à en étouffer. Pourtant, je le sais, personne ne pourra plus jamais me faire revivre les premières excitations de mes six ans. La vie perd de sa saveur au fur et à mesure que les expériences sont moins intenses que celles du passé, lesquelles s'intensifient dans le souvenir. Pour moi, cette révélation est venue bien trop tôt.

Sans doute à cause des moments d'enfance passés dans ce bar, j'ai cru un temps que toutes les jeunes femmes étaient minces. Mais, par

exception, il y en avait une, gironde, qui nous taquinait en nous pinçant la joue ou en nous donnant en passant une tape sur les fesses. Nous cherchions à éviter cette sorcière, mais à chaque fois elle nous tombait infailliblement dessus. Elle nous effrayait en faisant mine de nous dévorer de sa bouche à l'haleine alcoolisée, mais au dernier moment elle se contentait de nous tirer les oreilles. Un jour que Jeï lui avait fait filer son bas avec son ongle, elle explosa de colère, en vraie sorcière qu'elle était. Les filles détestaient que leurs bas filent ou que leurs ongles cassent, elles y voyaient un signe de malheur.

En déplaçant les caisses de bouteilles, nous avons aménagé une cachette bien confortable dans la réserve. Un soir, alors que nous étions en train d'y lire des bandes dessinées, Popeye et la Sorcière entrèrent. Ils ne remarquèrent pas notre présence et commencèrent à se tripoter, d'abord debout. Entassées sur une palette, les bouteilles de bière se mirent à cliqueter en cadence, comme un train. Leurs corps enlacés ondulaient comme des algues, de plus en plus vite. La Sorcière allait crier mais Popeye lui ferma la bouche. Puis ils bougèrent de moins en moins et finirent par se redresser. Après quoi ils réajustèrent leurs vêtements en s'ébrouant comme des chiens mouillés et ressortirent l'un après l'autre. On aurait dit une pièce de théâtre, deux comédiens qui entrent en scène, incarnent instantanément leurs personnages



avec fougue puis ressortent d'un coup. Je revois encore le morceau de viande un brin pathétique qui se balançait sous Popeye. Impossible de croire qu'il faisait partie de lui. Il l'avait considéré un instant puis relevé à petites tapes de sa main droite, comme pour le remercier de son effort, avant de remonter vivement son pantalon. Quand le morceau de chair pendouillant était rentré d'un coup, comme la langue d'un serpent, j'en avais eu le souffle coupé.

L'accident qui nous expulsa du paradis se déroula également dans cette réserve. Un jour, je sortais de ma lecture de bandes dessinées quand je vis Jeï, perché au sommet de la tour formée par les caisses de whisky. Je lui fis signe de descendre mais il regardait ailleurs. Au contraire, il se redressa en tendant en avant la main comme pour appeler quelqu'un situé encore plus haut. Dans cette position instable, il s'apprêtait à enjamber la distance d'un pas qui le séparait de la tour des caisses de bière. Pendant que je me dépêchais de grimper en zigzag pour le faire redescendre, il perdit l'équilibre et chancela. Ecartant les bras et abaissant son centre de gravité, il prit l'allure d'un jeune danseur qui s'apprête à s'élancer contre son gré. Mais la tour se mit à pencher, alors il se plia en deux pour retenir la caisse sous lui. Cela ne fit qu'accentuer son inclinaison. Les caisses de whisky de dix-sept ans d'âge vieilli en fût de chêne s'écroulèrent en se fracassant. Juste au

moment où la tour s'effondra, comme s'il cherchait du secours, Jeï se retourna de mon côté et tomba sur moi, c'est-à-dire à l'opposé des bouteilles. Le coûteux alcool se répandit sur le sol et sa senteur me piqua violemment le nez. J'en eus le vertige. Le liquide froid me mouilla le dos et j'eus la sensation qu'il s'agissait du sang de quelqu'un. Popeye accourut et souleva Jeï écroulé sur moi, évanoui, pour l'emmener dehors. Ceux qui travaillent dans la vente d'alcool ont en général la capacité de réagir à n'importe quelle catastrophe avec le plus grand flegme. Sans un mot, les serveurs se mirent donc à ramasser les débris des bouteilles et à éponger le scotch à la serpillière. Mais leurs regards en coin indiquaient qu'ils se réjouissaient déjà de nos malheurs à venir. On me traîna à la salle de bains et, après avoir ôté mes vêtements imbibés de whisky, on me poussa sous la douche. En me jetant un sweat-shirt publicitaire marqué « Chivas Regal », la patronne me lança :

« *Game over*. A partir de maintenant, je ne veux plus vous voir ici, compris ? »

Maman-cochon n'avait jamais mis les pieds hors du pays. Elle n'aurait même pas su dire si Guam se situait dans le Pacifique ou l'Atlantique. Cette île lui serait restée étrangère si, le 6 août 1997, le vol 801 de la Korean Air n'avait pas essayé d'atterrir à travers l'orage sur l'aéroport international

d'Agana. A cause du mauvais temps, d'une panne de l'indicateur de descente et d'une erreur d'appréciation des pilotes, le Boeing 747 avait heurté la colline de Nimitz près de l'aéroport. Parmi les deux cent cinquante-quatre passagers se trouvaient le propriétaire du bar et la Sorcière. Totale-ment hébétée, Maman-cochon suivait tous les flashes d'infos à la télé. En marmonnant, elle se demandait pourquoi il était parti avec la moins jolie, abandonnant derrière lui tant de belles filles élancées.

Le nouveau propriétaire refit la décoration et renvoya la patronne. Sa remplaçante arriva avec son équipe à elle, y compris pour la cuisine. Maman-cochon perdit son travail.

Même longtemps après, quand nous ne savions plus quoi nous raconter, Jeï et moi revenions invariablement sur cette époque. Nous en parlions comme d'un pays de cocagne. La nourriture y était inépuisable. Les commandes griffonnées sur un bout de papier disparaissaient par un trou et en ressortaient sous la forme généreuse d'alcools avec leurs accompagnements. De leurs mains expertes, les serveurs les emportaient dans les salons. Des fruits de toutes les couleurs, des fruits de mer séchés, des tranches de viande également séchées, importées des Etats-Unis, des fruits à coque... La dextérité avec laquelle les garçons décap-sulaient sans un bruit et d'une seule main plus de dix bouteilles de bière à la suite relevait du tour de

magie. « Quand on fait du bruit, il y a toujours un client qui nous empêche de les déboucher. Il faut donc toutes les ouvrir avant, en douceur. » Filles sensuelles aux ongles démesurément longs, plats de dégustation merveilleusement appétissants, bouteilles de scotch, de cognac et de bourbon jetées à peine entamées, bouteilles de bière s'entassant aussi haut que des montagnes. Des videurs costauds nous soulevant de terre dès qu'ils nous croisaient. Il va de soi que ce bar avec ses salons particuliers devait avoir lui aussi un gang prêt à intervenir en cas de besoin, que des fonctionnaires y extorquaient sans doute de l'argent en prétextant ceci ou cela, et qu'il devait s'y passer bien d'autres choses sales et terribles, mais tout cela n'apparaissait pas au grand jour, tout au moins pas à nos yeux.

Peu de temps après, Jeï entra à l'école primaire, et moi dans une école pour enfants handicapés. Mais, vivant dans le même immeuble, nous nous retrouvions souvent après la classe. Moi qui ne parlais pas et lui qui me comprenait, nous avons créé un lien qui semblait mystérieux aux autres enfants. Jeï captait tout de suite les mots qui ne pouvaient jaillir de ma bouche et se figeaient en moi comme des stalactites. C'est ainsi qu'il avait commencé à parler pour moi. Au début, cette expérience qui ressemblait à l'art de faire bouger les objets par psychokinésie m'avait paru extraordinaire. Puis je m'y

étais tout à fait habitué. Jeï ne devinait certes pas toutes mes intentions du premier coup, mais il ne lui fallait jamais plus de deux ou trois tentatives. Il lui arrivait aussi de répéter plusieurs fois comme un idiot les mêmes erreurs d'interprétation. Dans ce cas, soit je renonçais à me faire comprendre, soit j'adoptais son point de vue. Oui, c'est ça que je voulais dire. Je me mentais à moi-même. Grisé du sentiment délicieux d'être compris par lui, je ne tenais pas du tout à casser cette illusion. En acquiesçant de la tête, j'avais pris l'habitude de considérer sa volonté comme la mienne. Il n'était donc pas le simple récepteur de mon désir mais son interprète.

## 5

Ce dimanche-là je regardais à la télé un film étranger sur la rivalité entre deux prestidigitateurs. L'un est jaloux du talent de l'autre et lui sabote son tour. Dans l'une des scènes, l'assistante ligotée doit s'échapper d'un aquarium en verre très solide après s'être débarrassée de ses liens. Or le rival en a soigneusement obturé l'issue. Le temps passe et la femme ne sort toujours pas. Son partenaire finit par retirer le rideau. Voyant son amante se débattre

en cherchant du secours, il essaye désespérément de briser l'aquarium, mais impossible. Quelques centimètres séparent le couple, la femme immergée, l'homme à l'air libre. Mais ses mots à elle ne peuvent sortir de la cage de verre, leurs mains ne peuvent se toucher. Seuls leurs regards les relie. Yeux grands ouverts, comme une méduse, la femme flotte dans l'eau froide tandis que l'homme reste cloué de désespoir. Cette scène me frappa tellement que je fus incapable de regarder la suite. J'avais l'impression que chaque cellule de mon jeune corps générait de minuscules bulles d'air intoxiqué qui me montaient à la tête par les veines. Devant moi tout devint pourpre. Je pris la télécommande et éteignis la télé. Au silence qui succéda, Maman qui était en train de préparer des pousses de soja tourna la tête. Je l'appelai :

« Maman !

— Qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle ne réalisait encore rien.

« Maman !

— Oui, qu'y a-t-il ?

— J'ai plus envie de regarder ça. »

C'est seulement alors qu'elle se leva d'un bond.

« Mais tu viens de pa... parler ? Fais-le encore, parle ! »

Mais je refermai la bouche en avalant mes larmes. Elle se précipita, m'attrapa par les épaules et me secoua si fort que je fus bien obligé de parler de nouveau.

« Arrête de me secouer comme ça. Tout va bien. »

Tout de suite elle déclara qu'elle allait me faire transférer de l'école adaptée à une école ordinaire. Je m'en voulus aussitôt d'avoir parlé. Comme si, par une ruse subite, j'avais été dépossédé d'un bien infiniment précieux. En effet, quel avantage y a-t-il à parler ? Je m'étais bien intégré dans ma classe. Mon silence ne gênait pas du tout mes camarades. J'avais vite appris la langue des signes. La première fois que je les avais vus communiquer ainsi, les mouvements rapides et précis de leurs mains m'avaient fasciné. Ils me semblaient fabriquer à toute vitesse d'invisibles oiseaux qu'ils lançaient dans l'air.

Le lendemain, à la première heure, Maman m'accompagna à l'école. A cette époque, j'étais captivé par les fables d'Esopé et, sur son modèle, je jouais à transformer tout ce qui m'arrivait. Ce jour-là, Maman figurait donc un propriétaire cupide et moi un pauvre vieil âne. Bonjour tout le monde, écoutez mon histoire. Un gros propriétaire vint au marché avec son vieil âne. Approchez approchez, voici le seul âne au monde capable de parler. Evidemment, personne ne voulut le croire. Ah, comment un âne pourrait-il bien parler ? Jamais rien entendu d'aussi stupide. Mais celui-là est différent, je vous dis. Hier, il s'est subitement mis à parler, exactement comme nous les hommes. Les marchands s'attroupèrent. En

effet, dites donc, c'est bien curieux. Allez, faites-le parler pour voir. Alors, de ses doigts en pointe, le propriétaire piqua son âne sur le flanc. Surpris, ce dernier cria « hi-han ». L'air dubitatif, les marchands secouèrent la tête. Mais c'est un braiment d'âne, ça. Le propriétaire cupide supplia alors son animal. Je t'en conjure, parle ! Pense à mon honneur. Touché par les larmes de son propriétaire, l'âne finit par prononcer quelques mots. Les marchands en furent tout éberlués, le propriétaire tout fier. Alors, combien en proposez-vous maintenant ? Un âne qui parle, ça vaut vraiment beaucoup d'argent. Mais tous firent non de la tête. Hé dites donc, à quoi pourrait bien servir un âne qui parle ? Si on lui demande de travailler, il s'en plaindra, il dira du mal de son maître aux uns et aux autres, et pour finir il mourra en le maudissant. Non, non, gardez plutôt votre âne pour vous.

Maman stoppa devant le portail de l'école et balaya l'ensemble du regard comme quelqu'un venu en acheter le terrain. Puis, d'un pas si rapide que j'avais du mal à la suivre, elle fonça vers le bâtiment. Elle ouvrit la porte de la salle des enseignants et m'y poussa le premier. Entrée après moi, elle se campa sur ses deux jambes. Juste à ce moment-là, mon maître apparut. A la suite d'une paralysie cérébrale, il souffrait d'invalidité du bras et de la jambe du côté droit, mais se montrait affectueux avec ses élèves. Maman le salua et, sans avertissement, me cogna les côtes :



« Qu'est-ce que tu attends pour saluer ? »

Je m'inclinai comme d'habitude. Alors elle me pinça la joue et je poussai un cri : « Aïe ! »

« Vous avez vu ? Il parle maintenant. »

Elle dit ces mots si fort et d'une voix si aiguë qu'on l'entendit dans toute la salle. La terrible honte qui m'envahit amplifiait la portée réelle de ses paroles et de ses actes. J'aurais voulu mourir sur place. Ivre de bonheur, ma mère souhaitait sans doute exhiber devant tous ces infirmes (ainsi désignerait-elle plus tard les enseignants alors présents dans la salle) son fils à la normalité maintenant avérée et attendait compensation des souffrances endurées. Ils la considérèrent d'un air froid et amer. Et moi, je savais bien ce que cela voulait dire. Comme un prosélyte de la foi dans le métro, sans se soucier du désagrément qu'elle causait, elle s'agitait toute seule dans cette salle calme. Mon maître me parla avec peine, à cause de sa bouche handicapée. C'était la première fois que j'entendais sa voix. Dans la classe, nous n'utilisions que la langue des signes.

« Dongkyu, est-ce que tu peux parler maintenant ? C'est vrai ?

— Mais puisque je vous dis qu'il parle. »

Maman s'était interposée avant même que je réponde. Sans lui jeter un regard, le maître me dévisagea. Evidemment que je pouvais parler. Mais si je le faisais, je serais aussitôt chassé de cette école, et si je ne le faisais pas, Maman continuerait

de me torturer sans vouloir quitter cette salle. Elle me tenait fortement par les épaules. Pliant les genoux (un geste difficile pour lui), mon maître s'abaissa pour me regarder droit dans les yeux. Ne sachant quoi décider, mon regard fuyait de tous côtés. J'apercevais le talon haut de Maman qui cognait nerveusement le sol. Finalement, mon désir de faire cesser la honte fut le plus fort. Pour quitter la salle au plus vite avec ma mère, j'ouvris la bouche :

« Oui, monsieur.

— C'est bien. Peux-tu dire un mot de plus ?

— Excusez-moi.

— Mais pourquoi t'excuses-tu ? »

Impatiente, Maman s'en était de nouveau mêlée. Comme un guerrier de la Grèce antique maniant son arc immense, mon maître tendit une jambe sur le côté et se releva avec peine. Puis il me caressa la tête. Il regagna son bureau pour remplir les papiers nécessaires à mon changement d'établissement. Déçue de ne pas recevoir de félicitations, Maman commença à sous-entendre que l'école s'était mise en faute en acceptant un enfant tout à fait normal. Après avoir soutenu son offensive en silence, le maître répliqua :

« Réjouissez-vous qu'il parle désormais ! »

Il signa tous les documents qu'il mit dans une enveloppe à en-tête de l'école avant de la tendre à Maman. Elle en retira le contenu et la lui rendit. J'avais envie d'aller dire adieu à mes camarades de

classe, la plupart sourds et muets, tous gentils et doux, mais il ne me le permit pas :

« Comme tu es avec ta mère aujourd'hui, il vaut mieux rentrer. Passe une autre fois. »

Je me voyais comme un espion découvert et expulsé. Au moment de franchir le portail de l'école, Maman se retourna et cracha comme si elle quittait le foyer d'une épidémie mortelle.

Le premier jour à l'école ordinaire, j'eus du mal à supporter le bruit des enfants. La récréation fut une torture. Les élèves criaient comme des cigales. Tous s'approchèrent de moi tandis que je me bouchais les oreilles. Ils se mirent à me toucher comme on le fait des chiots chez le vétérinaire. Ils étaient curieux de connaître le son de voix d'un âne transféré d'une école adaptée. Au lieu de leur répondre, je sortis les poings. L'un d'entre eux y laissa une dent de devant et éclata en sanglots. « Arrête de pleurer, ça repoussera. Allez, tout va bien. » Le maître accourut pour le consoler puis m'emmena pour m'isoler des autres. « Pourquoi l'as-tu frappé ? » Et il répétait sans cesse sa question. Bouche cousue, je me taisais. Alors, il me glissa ces menaces à l'oreille : « Si tu continues comme ça, je te renvoie à l'école adaptée. » Comme c'était mon plus grand désir, je fermai encore plus fort la bouche. Mais, les yeux tout gonflés, Maman arriva à l'école avec ma grand-mère et je dus mettre fin à ma protestation silencieuse.

Jeï m'interpella alors que je sortais à la récréation :

« Il paraît que tu parles maintenant ?

— Hé oui.

— On dirait quelqu'un d'autre.

— Mais c'est bien moi. »

Plissant les yeux, il m'examina et dit :

« On rentre ensemble tout à l'heure ?

— D'accord.

— Ça fait un peu bizarre. »

Il regardait ma bouche fixement.

« Quoi ?

— J'ai l'impression que tu me parles anglais et que je te comprends quand même. »

## 6

Aussitôt après que j'ai recommencé à parler, mes parents se sont séparés. Ça doit être une simple coïncidence, mais l'enfant que j'étais se croyait la cause de tout ce qui se mettait à aller de travers. Un soir, j'entrai dans le séjour et tombai sur mon oncle en position agenouillée. Assis dans le canapé et totalement muet, mon père fixait l'écran télé. L'oncle attendit ainsi plus d'une heure puis finit par s'en aller en traînant ses jambes

engourdis. Jamais il ne revint à la maison. Même pas à l'occasion des fêtes ou pour les rituels aux ancêtres. Maman, elle, descendit dans sa famille à Busan. Le mot « divorce » revenait dans l'air, à la maison mais aussi dehors.

Depuis l'accident d'avion de Guam, Maman-cochon allait de restaurant en restaurant. Comme on était juste après la crise financière, ses revenus étaient devenus irréguliers. Elle avait commencé à boire du soju la nuit. Tout en buvant, elle mangeait de l'ail cru avec de la pâte de piment. Jeï avait dû apprendre à faire la soupe de lendemain de cuite. Il se levait tôt, préparait le bouillon de merlan séché après en avoir fait revenir les morceaux dans l'huile, réveillait sa mère, lui donnait sa soupe puis partait à l'école. Quand elle était saoule, elle appelait Jeï près d'elle et lui racontait le jour où elle l'avait sorti des toilettes de la gare routière :

« Je suis désolée, si je ne l'avais pas fait, tu aurais trouvé mieux. »

Au début, comme elle n'en parlait qu'en état d'ivresse, Jeï ne voulait pas croire à cette histoire. Mais à force de l'entendre la répéter, il se dit qu'elle pouvait bien être vraie.

C'est aussi à cette époque que fut lancée la rénovation du quartier. Un comité s'était monté pour récolter des signatures en sa faveur et des banderoles avaient fait leur apparition. Il arrivait qu'on entende crier dans les rues, et des altercations se

produisaient fréquemment. Jusqu'alors paisible, maintenant troublé, le quartier s'était scindé en clans. Les enfants eux aussi étaient divisés. Propriétaires et locataires ne jouaient plus ensemble. Un fossé énorme s'était creusé entre les propriétaires, qui avaient donc droit à une indemnisation, et les locataires qui, eux, n'avaient droit à rien. Notre maison nous appartenait, mais comme nous avons beaucoup investi pour en faire plusieurs logements, il ne nous resterait plus grand-chose de l'indemnité quand nous aurions rendu leurs cautions aux locataires. Chez Jeï, la situation était encore pire. Lorsque les déménagements ont commencé pour de bon, nous avons été bien obligés d'accepter notre maigre indemnité et de partir nous aussi.

Lors de la quatrième année d'école primaire, Jeï et moi n'étions pas dans la même classe. Comme toujours, mon père rentrait rarement à la maison. Au début, sa sœur venait nous aider pour le ménage, mais ses visites s'espaçaient de plus en plus. Maman-cochon ne dessaoulait pas. Avec l'arrivée des Coréennes de Chine, le travail dans les restaurants se faisait rare. Elle s'était mise à vivre avec un jeune type qu'on appelait le Camé. Paraît qu'il prenait du Philopon. Il était formateur dans une auto-école. Il ne s'intéressait même pas à la Coupe du monde. Sans jeter un œil sur l'écran, il passait devant Jeï qui suivait tous les matchs. Il

n'était même pas au courant que la Corée était en huitième de finale. Maman-cochon faisait pareil. Ils se cloîtraient dans la chambre en mettant le loquet et n'en sortaient que tard dans la nuit. Parfois seulement le matin. Jeï sautait plus de repas qu'il n'en prenait. Les trois quarts du temps, il allait en classe sans affaires d'école. Depuis on ne savait quand, le Camé n'allait plus à l'auto-école et restait enfermé à la maison. Il vivait sûrement aux crochets de Maman-cochon.

Mon père et moi avons donc quitté le quartier. Comme nous étions dans des classes différentes et que nous vivions désormais loin l'un de l'autre, Jeï et moi nous voyions moins. La Corée était en quart de finale et tout le pays était en liesse. Jeï, lui, accueillait chaque jour comme s'il avait à soulever le lourd couvercle d'un cercueil. Les maîtres n'étaient pas contents de lui, toujours dépourvu de fournitures scolaires, et les enfants l'évitaient. Malgré tout, il se sentait mieux à l'école. A la maison, il étouffait. Il tournait en rond sans savoir quoi faire devant la chambre de sa mère, décidément close, signe de son rejet complet. Les halètements de Maman-cochon traversaient souvent la cloison. Jeï était maintenant en âge de comprendre les gestes bizarres entre Popeye et la Sorcière dans la réserve des alcools. Quand il avait trop faim, il se rappelait la cuisine du bar et sa nourriture à profusion. Alors, il commençait à se dire que l'histoire racontée par

Maman-cochon quand elle avait bu pourrait bien être vraie.

7

Peu de temps après mon entrée au collège, le professeur principal de Jeï me fit venir. Il enseignait les maths et faisait de la photo à ses heures perdues. Il lui arrivait de participer à des expositions d'amateurs. A cette occasion, il mettait ses élèves à contribution de manière quasi obligatoire. Après avoir admiré ses images en noir et blanc montrant un échassier bien droit dans un torrent, ou alors un sans-abri ivre en train de dormir, nous devons rédiger un texte d'impressions. Comme il était dégarni, on l'appelait « Aigle chauve » ou bien le « Chauve homo », mais je ne sais pas s'il était vraiment homosexuel.

Il m'apprit que Jeï était absent depuis plusieurs jours et me demanda si je savais pourquoi. Je réalisai alors que je ne l'avais pas vu à l'école depuis un bout de temps.

« Je n'en sais rien, je ne suis pas dans sa classe et j'habite loin de chez lui. Mais c'est vrai, je ne l'ai pas vu ces derniers jours. »

Il continua en consultant l'ordinateur :



« Mais c'est marqué que vous avez la même adresse.

— C'est mon ancienne adresse. Nous avons déménagé depuis.

— La famille de Jeï habite toujours là-bas ?

— Oui, probablement. »

En tournant son stylo à bille, comme s'il se parlait à lui-même, il ajouta tout bas :

« Parce qu'il y a encore des gens là-bas ? »

En me faufilant entre les minibus des instituts de cours du soir qui pointaient leur nez juste devant le portail pour harponner les enfants à la sortie de l'école, je pris la direction de mon ancienne maison. J'aurais pu y aller les yeux fermés. D'abord, je suivis une petite rue bordée d'immeubles propres puis m'arrêtai devant une route à six voies. Un filet de chantier provisoire de deux mètres de haut cernait le quartier. Il n'avait pas pour fonction de masquer la vue. Sale et lâche, il servait surtout à délimiter la zone à démolir, pour l'instant territoire insignifiant en attente de sa renaissance sous forme d'un beau quartier de tours d'habitation.

A l'intérieur de ce périmètre se trouvait la maison où j'étais né et où j'avais grandi. Peut-être Jeï y était-il encore. A plusieurs reprises, je fus tenté de faire demi-tour. A dire vrai, je ne tenais plus à être mêlé à sa vie. Au collège, j'avais maintenant de nouveaux amis. Nous habitons tous

dans le même ensemble et allions aux mêmes instituts de cours privés après l'école. C'étaient de jeunes adolescents ordinaires et sans histoires. Nous échangeions des bandes dessinées en rigolant ou bien, par groupes, nous jouions aux jeux vidéo. Telle était ma vie désormais. Mais je me sentais une dette envers Jeï. Lui seul ne m'avait pas lâché à l'époque où personne ne voulait de moi.

Je traversai la route et me dirigeai vers l'endroit où je pensais le trouver. Les portails des maisons vidées de leurs habitants étaient grossièrement marqués d'une croix à la peinture rouge. C'était le signal de démolition. Le toit de certaines était déjà effondré. Un ours en peluche aux yeux arrachés et des poupées Barbie blondes, le cou brisé, traînaient dans la poussière. Entre les poteaux électriques s'étendaient des banderoles du comité pour la rénovation ainsi que de la société de construction. Elles étaient le seul élément neuf dans ce quartier où tout s'était très vite dégradé. Sur fond blanc, les lettres se détachaient nettement : *Vive notre opération de relogement. Ici nous construisons votre bonheur.* Il y avait aussi une affiche. Son texte expliquait qu'il fallait se hâter de déménager et collaborer à la réalisation du nouveau quartier afin de disposer rapidement de logements neufs. Dans la marge, quelqu'un avait griffonné *conneries* au marqueur rouge. A côté,

quelqu'un d'autre avait surenchéri : *Reste SDF toute ta vie, connard.*

Des rares maisons encore habitées, je sentais pointer des regards de suspicion. Emergeant de l'ombre, ils guettaient discrètement ce qui se passait dehors et, rassurés de n'avoir affaire qu'à un collégien, y replongeaient. Comme rien n'avait bougé depuis le début de la rénovation, le site m'apparut comme une vieille photo collée au mur. Les formes avaient été conservées mais la couleur avait passé, créant une impression d'étrangeté. Cela ressemblait à la rue inconnue qui revenait souvent dans mes cauchemars. Cela me rappela aussi un documentaire historique où le présentateur pénétrait dans un décor reconstitué de l'époque de Goryo ou de Joseon.

Sans m'en apercevoir, j'étais déjà arrivé chez moi. Le portail métallique rouillé était barré d'une croix rouge. De ma brève fréquentation du temple me revint cet épisode de la Bible où les juifs avaient marqué leurs maisons pour épargner leurs enfants de l'ange exterminateur.

En poussant le portail, je découvris la petite voiture sur laquelle j'avais tant joué, dépourvue de roues, abandonnée dans l'angle d'un parterre. Aucune trace de vie humaine. Cela me fit un peu peur. Pas un passant. J'eus l'impression que si je criais au secours, personne ne sortirait. Si cela n'avait pas été ma maison d'enfance, je me serais enfui tout de suite. Dominant ma crainte, je

montai jusqu'au premier étage où vivait la famille de Jeï. L'escalier était plus étroit et abrupt que dans mon souvenir. La porte de l'appartement était fermée et aucun bruit ne parvenait de l'intérieur. Je tirai la poignée avec précaution. La porte resta close.

« Jeï ! »

Pas de réponse.

« T'es là ? C'est moi, Dong-kyu. »

Je sonnai et frappai fort, mais toujours rien. L'immense silence de cet affreux quartier fit alors refluer le souvenir de mon mutisme. C'est dans cette maison que je l'avais vécu. Il avait été en quelque sorte une claustrophobie intérieure. Comme un trou noir, mon cœur aspire tous les mots. Sa force d'attraction est si grande que rien ne peut en ressortir. Cette seule évocation me fit suffoquer. Je dévalai l'escalier. Rien ne m'obligeait à retrouver Jeï, après tout. Au rez-de-chaussée, comme j'allais me précipiter vers le portail, quelqu'un me ceintura violemment par derrière. Je perdis l'équilibre et me laissai traîner en arrière.

« Tais-toi. »

C'était Jeï. Il m'emmena non pas chez eux mais au demi-sous-sol où les trois Pakistanais étaient autrefois locataires. Il me poussa à l'intérieur et examina prudemment les alentours avant de refermer la porte sans bruit.

« T'es venu seul ? »

— Mais pourquoi tout ça ?

— Qui t'a envoyé ?

— Ton professeur principal. »

Il eut l'air à la fois rassuré et déçu. Une fois habitué à l'obscurité, je regardai attentivement autour de moi. Contrairement au désordre de l'extérieur, c'était étonnamment rangé.

« Pourquoi tu es ici et pas chez toi ?

— Chez moi, ça n'existe plus. Ici dans ce quartier, tu vis où tu veux maintenant si t'en as envie.

— On dit que ça va être bientôt démoli.

— C'est sûr.

— Où est ta mère ? »

Son visage se durcit. Il ferma les yeux et se détourna, comme gêné. Chez lui, c'était signe de grande irritation.

« C'est quoi ça ? »

Je désignais deux miroirs en pied derrière lui. Ils se faisaient face, bien verticalement, de sorte que leurs reflets se répétaient à l'infini.

« Je les ai récupérés. Pas mal de gens en abandonnent quand ils partent. »

Il avait éludé le vrai sens de ma question. Je voulais savoir pourquoi il les avait placés en vis-à-vis, mais il changea de sujet :

« Tu te rappelles le Camé ?

— Bien sûr. »

Peu avant notre déménagement, Jeï était apparu avec des hématomes sur le visage. Le Camé l'avait battu. Droguée elle-même, Maman-cochon

ne se préoccupait plus du tout de lui. Tout le monde s'était étonné de la voir s'effondrer si rapidement, elle qui était si volontaire, mais personne dans le quartier ne l'avait dénoncée à la police. Le Camé et Maman-cochon vivaient-ils toujours au premier étage et lui tout seul dans cette pièce vide, en demi-sous-sol ? Comme s'il avait lu dans mes pensées, il reprit :

« Un jour, je suis rentré de l'école, et la maison était nettoyée. Elle était toujours en bordel depuis qu'ils avaient commencé à se défoncer. J'ai trouvé ça bizarre, et le soir ils ne sont rentrés ni l'un ni l'autre.

— C'était quand ?

— Ça fait un mois à peu près.

— Donc tu vis ici tout seul depuis un mois ? »

Dans cette ruine effrayante, pensai-je.

« Je dois retrouver ce bâtard.

— Pour quoi faire ?

— Pour me venger.

— Te venger ? »

Une étincelle bleue s'alluma dans son regard.

« Tu vois bien, ici on ne saura jamais ce qui est arrivé.

— Tu ne veux pas prévenir la police ? »

Il eut un sourire en coin :

« Si je fais ça, on me fouta à l'orphelinat. »

Une histoire de mère adoptive qui disparaissait en abandonnant son enfant n'avait en effet aucune chance d'intéresser la police. Pour les

femmes pauvres, même la procédure de divorce est au-dessus de leurs forces, elles préfèrent partir de chez elles sans rien dire.

« Tu vois ce que c'est ? demanda-t-il en désignant les miroirs dressés au milieu de la pièce.

— Non, je vois pas.

— C'est un appareil pour attraper le diable. Un genre de piège.

— Attraper le diable ?

— Je l'ai lu dans un livre. Si on les installe comme ça, il peut sortir d'un miroir et entrer dans l'autre. Si à ce moment-là tu caches l'autre miroir avec un tissu, il ne peut pas passer et reste bloqué. Alors tu peux l'attraper. »

Jeï parlait comme un vendeur en train de vanter les performances d'un nouveau téléviseur. D'après lui, vendredi à minuit était l'heure où le diable s'activait le plus entre les miroirs.

« Si tu réussis à l'attraper, c'est qu'il n'est pas le diable !

— Il ne sait pas comment il s'est fait prendre. Alors, pour retourner à son monde, il a besoin de celui qui a fabriqué le piège.

— Quand tu l'auras attrapé, qu'est-ce que tu vas en faire ? »

Sans m'en rendre compte, j'avais posé la question sérieusement.

« T'as pas compris ? Je vais me venger.

— Mais tu ne peux pas continuer à vivre comme ça ! T'as de quoi manger ?

— Je vais dans les maisons abandonnées et j’y trouve un peu de nourriture. En partant, ils en jettent, de la périmée. Si une famille déménage, j’y vais la nuit et je rapporte tout. »

Il ne devait pas fouiller seulement les maisons vides.

« Tu ne diras pas à l’école que tu m’as vu ? »

— Non, je dirai rien. Mais ici ça finira par être démoli. Les bulldozers vont tout raser.

— C’est pourquoi il faut que j’attrape vite le diable. »

Il le dit sans sourire et me montra un texte étrange recopié sur une feuille. C’étaient des formules incantatoires qui selon lui permettaient de commander au diable. Il les avait trouvées sur Internet. Il était on ne peut plus sérieux. Je ne pouvais pas le laisser dans cet état.

« On dit qu’il y a souvent des incendies par ici. »

Des bruits inquiétants couraient en effet au sujet de cette zone en réfection. Au fur à mesure que les gens partaient, le nombre des maisons abandonnées augmentait. Le comité pour la rénovation qui n’aimait pas les habitants réfractaires se moquait bien de l’insécurité. Au contraire, il l’encourageait.

« Ah, ces incendies d’origine inconnue ? C’est ces connards du comité qui les provoquent. »

Jeï était affirmatif. Il désigna des extincteurs entassés près de la table et me raconta qu’il les récoltait dans les maisons vides.



« On dit aussi qu'un type a kidnappé une gamine, l'a tuée et mise dans un réservoir d'eau.

— On dit toutes sortes de choses.

— T'as pas peur, toi ? »

Au lieu de répondre, il sourit en montrant ses miroirs. Mais c'était un sourire triste. Je me levai alors :

« J'ai déjà zappé un cours du soir mais cette fois je crois que je dois y aller. »

Comme un éclaireur, Jeï sortit le premier pour inspecter les abords puis il me laissa partir.

Depuis ma visite, Jeï n'était pas revenu à l'école. Je mentais à Aigle chauve, soutenant que je n'arrivais pas à le trouver. De temps en temps, je me rendais avec de la nourriture à sa cachette en dessous-sol. Son opération de capture du diable ne donnait rien. Jeï prétendait que quelque chose passait d'un miroir à l'autre mais qu'il ne parvenait pas à l'attraper assez vite. Comme les alchimistes qui consacraient leur vie à transformer le plomb en or en mélangeant des matériaux variés, chaque vendredi à minuit, il refaisait une tentative en modifiant légèrement sa méthode. Il corrigeait les formules, ou bien réglait minutieusement la verticalité des deux miroirs, ou bien disposait entre eux une bougie allumée. A chaque échec, il lui fallait attendre une semaine de plus. Avec ses cheveux depuis longtemps laissés sans soins, hirsutes, de dos il ressemblait à un rockeur à la retraite.

« Jusqu'à quand tu vas continuer ?

— Jusqu'à ce que je l'attrape. »

Il était obstiné. Il avait les joues creuses et le bras qu'il me tendait était amaigri. Chaque fois que j'ouvrais la porte de la pièce en demi-sous-sol, je craignais de le retrouver à l'état de cadavre, froid et raidi.

8

Un jour d'avril, alors qu'il tombait un grésil tardif, je vins voir l'Aigle chauve. La pluie gelée adhérait aux vitres de la salle des professeurs puis fondait immédiatement.

« Si Jeï vit tout seul, sans adulte pour s'occuper de lui, qu'est-ce qu'il va devenir ? Est-ce qu'il sera envoyé à l'orphelinat ?

— Toi, tu l'as vu, pas vrai ? »

Aigle chauve se cura les oreilles.

« Non, je vous pose la question comme ça. Je voudrais savoir ce qu'il deviendrait dans ce cas-là.

— Et alors, tu l'as rencontré, oui ou non ?

— ... Est-ce que je suis obligé de le dire ? »

Il plissa les yeux.

« Non, rien ne t'y oblige. Mais si Jeï vit tout seul dans ce quartier, c'est très dangereux pour

lui, comme tu as pu le voir toi-même. Il faut d'abord l'emmener en lieu sûr. C'est pour son bien.

— Même s'il n'est pas d'accord ?

— S'il n'est pas d'accord, alors il faut chercher une autre solution. Nous vivons en démocratie, non ? »

Mais quelques jours plus tard, je fus filé tandis que j'allais rejoindre Jeï. Sans me douter de rien, je descendis à grandes enjambées l'escalier vers la pièce en demi-sous-sol et frappai à la porte. A peine fut-elle ouverte qu'un policier, un assistant social et des membres du comité pour la rénovation s'engouffrèrent en me bousculant. Je vis Jeï passer devant moi, traîné par terre comme un chien. Il résistait en se débattant mais n'était pas de taille. Au passage, il me fusilla d'un regard de haine. Les mots qu'il cria en s'accrochant au loquet du portail rouillé résonnent encore en moi :

« Laissez-moi juste un jour ! On est vendredi treize ! »

J'étais le seul à pouvoir comprendre. Ils l'amènèrent à un minibus garé sur la route. Mais en ouvrant la portière, le policier relâcha son attention, Jeï en profita, les repoussa tous et se sauva. Il grimpa sur une maison et s'enfuit par les toits, de terrasse en terrasse. Il devait avoir l'habitude car cela paraissait facile. Il donnait l'impression de pouvoir courir ainsi sans jamais

s'arrêter. En ordre dispersé, les autres se mirent à sa poursuite.

J'entrai dans sa pièce maintenant vide et me plantai entre les deux miroirs. De chaque côté, mon double s'y reflétait à l'infini. L'intention de Jeï n'était-elle pas d'y entrer lui-même plutôt que d'en faire sortir le diable ? N'y avait-il pas déjà jeté son âme, en entier ou en partie ? En repensant à ses faits et gestes depuis lors, il m'apparaît que, du moment où il s'était placé entre ces deux miroirs, il avait renoncé aux règles ordinaires de ce monde qui l'avait abandonné à deux reprises et qu'il s'était placé sur une sorte d'orbite sans fin. Il n'avait pas spécialement besoin d'attraper le diable entre ses deux miroirs. Quelqu'un qui se projette ainsi sur une trajectoire infinie a en réalité déjà rencontré le diable, et celui qui est enfermé dans les miroirs, c'est lui-même.

Le lendemain, je fus convoqué par Aigle chauve. Il m'expliqua que Jeï avait été arrêté dans la nuit, qu'il allait entrer dans un établissement spécialisé, que cela valait mieux comme ça pour toutes sortes de raisons, et il me complimenta de manière exagérée pour mon acte courageux.

« Où est-ce qu'on l'a arrêté ?

— Il est retourné dans cette maison. Il s'est fait prendre par un responsable du comité qui la surveillait. »

Moins d'un mois plus tard, les bulldozers entrèrent en action. Les derniers à refuser de

partir étaient des vieillards malades et impotents qui n'avaient ni les moyens financiers ni la force physique pour aller ailleurs. Alors que les bulldozers s'avançaient, des ambulances arrivèrent pour les évacuer sur des civières. En quelques jours, la mémoire de tous ceux qui avaient vécu là fut enfouie sous la terre aplanie, rouge comme la surface de Mars. La société de construction, filiale d'un grand groupe, fit encercler le quartier de panneaux de chantier soigneusement installés, agrémentés d'une belle photo. Je ne me rappelle plus très bien le nom des immeubles, *Rêve Vert* ou bien *e-Eden*.

Contrairement à la rumeur, le réservoir d'eau ne livra aucune collégienne assassinée. La société de construction ne craignait d'ailleurs pas tant de retrouver un cadavre en train de se décomposer que des vestiges des royaumes anciens, imputrescibles ceux-là. Car, à la moindre découverte d'une tuile de toit millénaire ou d'une trace de rempart de l'époque des Trois Royaumes, les travaux seraient stoppés.

Cet hiver-là, j'envoyai à Jeï une carte de Noël. J'avais eu son adresse par Aigle chauve. Au bout de quelques coups de téléphone à un bureau, genre Inspection académique, il avait fini par savoir dans quel établissement on l'avait placé. Je me souviens de m'être fait la réflexion que pour les adultes tout était simple.

« C'est où, Nonsan ? lui avais-je demandé.

— Près de Daejeon. »

C'était à un peu plus de deux heures en voiture, mais pour un collégien comme moi cela paraissait à l'étranger.

« T'as qu'à lui envoyer une carte. »

Sa manière de parler avait toujours quelque chose de désagréable. A la place de « Tu pourrais lui envoyer une carte » ou bien « Envoie-lui donc une carte » ou encore « Et si tu lui envoyais une carte ? », il avait dit « T'as qu'à lui envoyer une carte ». J'avais l'impression que la beauté du geste était gâchée par sa façon de dire. Il est vrai que je n'avais pas eu cette idée par moi-même. A cette époque, j'avais déjà un téléphone portable mais Jeï n'en avait jamais eu. Il était encore moins probable qu'il en ait un dans son établissement de Nonsan.

A la papeterie devant l'école, j'achetai une carte avec le renne Rudolph en train de danser. L'espace laissé pour écrire était minuscule. Dans ce cadre étroit, je devais dissiper l'éventuel malentendu à mon sujet, demander de ses nouvelles et lui donner des miennes. J'eus beau regarder le petit rectangle, c'était impossible. Tant pis, j'écrivis finalement comme ça venait et cela donna une banale carte de Noël. *Est-ce que tu vas bien ? Moi, je vais bien. Comment ça se passe là-bas ? Joyeux Noël.* Ça devait être à peu près ça. Quand j'y repense maintenant, Jeï a pu croire que

je me moquais de lui. Alors que pour lui c'était ma trahison qui l'avait envoyé dans cet établissement, comme si de rien n'était, je lui demandais si tout se passait bien en lui souhaitant un bon Noël... Néanmoins, je gardais le vague espoir qu'il me comprendrait, quoi que j'écrive. Cela venait de la confiance mutuelle que nous avons développée au temps de mon mutisme. N'avait-il pas été alors mon interprète ?

Je mis la carte à la poste puis j'allai à Gwanghwamun pour acheter des manuels extrascolaires. Au retour, dans le métro, je croisai un groupe de cinq ados sourds-muets de mon âge. Ils communiquaient par la langue des signes. J'en avais oublié beaucoup mais je pouvais quand même comprendre de quoi il s'agissait. Quatre d'entre eux taquinaient gentiment le cinquième. « Toi, tu sors avec elle, hein ? C'est ce qu'on dit à l'école. » L'autre répliquait sans se laisser faire : « Elle est peut-être amoureuse mais moi non. » Les autres riaient en secouant la tête. Puis soudain ils passèrent au cinéma. Je compris qu'ils venaient de voir un film comique étranger. Bien que sourds, ils avaient pu lire les sous-titres. Ils riaient en silence et seulement par les expressions de leurs visages, mais tous les voyageurs pouvaient ressentir la joie qui émanait d'eux. Ils imitaient les acteurs ou bien discutaient des moments forts. Les autres passagers ne pouvaient imaginer la quantité de mots qu'ils produisaient à eux cinq.

S'ils m'avaient accepté, j'aurais bien aimé retourner parmi eux. Quand on est triste, on éprouve tantôt une cuisante douleur, tantôt une amertume froide. Ce jour-là j'étais plutôt dans la deuxième disposition. Pourrais-je dire que mon cœur se couvrait de givre ? Alors que je le sentais se glacer, les larmes vinrent. Je montai le volume de mon MP3, et eux descendirent tous à la station suivante. De leurs mains qui formaient les signes, des oiseaux s'échappaient en battant des ailes.



## DEUXIÈME PARTIE

### 1

Derrière le foyer pour enfants se trouvait un élevage de chiens. A l'origine, le propriétaire élevait des vaches mais quand les prix s'étaient mis à chuter, il s'en était débarrassé pour acheter des chiens. Dans une étroite cage grillagée, il tenait enfermées des centaines de bêtes silencieuses. Comme il leur avait troué le tympan avec un fusil à air comprimé, elles avaient cessé d'aboyer. Cela se fait en leur tirant dans l'oreille avec une arme non chargée. Cet homme avait un camion et parfois il s'arrêtait pour une visite au directeur du foyer. Enfants ou animaux, il les considérait de la même façon, et les jeunes orphelins s'en écartaient d'instinct. Aussi, le jour où une petite fille avait disparu, tous les soupçons s'étaient tournés vers lui. La rumeur disait qu'il l'avait donnée à manger à ses chiens.

Au-delà de cet éleveur de chiens vivait l'exploitant d'une champignonnière aménagée dans

une mine désaffectée. Tous les deux se détestaient. Une fois, Jeï et quelques autres y étaient allés en cachette. Avec appréhension, ils avançaient dans ce milieu humide et sombre. Sur des troncs d'arbres poussaient de lugubres champignons blancs et lisses. Tout à coup il vint à l'idée de quelqu'un qu'ils étaient vénéneux, ce qui provoqua une dispute.

« Pourquoi on dépenserait de l'argent pour cultiver des champignons vénéneux ? T'es fou ! » objecta Jeï.

Alors l'autre en cueillit un et le lui tendit :

« Parce que le propriétaire est un super-taré. Alors mange, crétin. Pourquoi t'en manges pas, puisque tu dis qu'ils sont bons ? »

Jeï saisit le champignon, le regarda attentivement puis le lui rendit :

« Mange-le toi-même.

— Pourquoi moi ? C'est à toi de le manger, c'est toi qui dis qu'il est pas vénéneux.

— Maintenant je pense qu'il l'est, répondit Jeï.

— Quoi ?

— J'ai réfléchi. T'as raison. Il est pas comestible. C'est bien ça. »

Cette volte-face décontenança son adversaire. Jeï le lui mit sous le nez :

« Allez, mange. Quoi ? Tu veux pas le manger parce qu'il est vénéneux, c'est ça ?

— Il est totalement cinglé, ce mec ! Pourquoi je le mangerais ? cria l'autre en reculant d'un pas.